

N'importe ! Je consens encore à partager ;  
Je ne veux rien de toi, qui m'es un étranger !

Et les voilà, prenant les meubles, la vaisselle,  
Examinant, pesant ; sur leur front l'eau ruisselle ;  
La fièvre du départ a saisi le mari ;  
Muet, impatient et sans rien d'attendri,  
Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siège,  
Il presse ce travail impie et sacrilège.  
Tout est bouleversé dans le triste taudis,  
Dont leur amour peut-être eut fait un paradis !  
Confusion sans nom, spectacle lamentable !  
Partout, sur le plancher, sur le lit, sur la table,  
Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard,  
Entasse les objets et se choisit sa part !

“ Prends ceci ; moi, cela !

— Toi, ce verre ; moi, l'autre

— Ces flambeaux, partageons !

— Ces draps, chacun le nôtre

Et tous deux consumaient, en s'arrachant leur bien,  
Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien.

Le partage tirait à sa fin ; la journée  
Froide et grise, attristait cette tâche obstinée ;  
Quand soudain l'ouvrier, dans le fond d'un placard,  
Sur une planche haute, aperçoit à l'écart  
Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il déplie,  
“ Qu'est-ce que cela ? dit-il ; du linge qu'on oublie ?  
Voyons !... des vêtements ?... une robe ?... un bonnet ?...  
Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît,  
Intactes et dormant sous l'oubli des années,  
D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.  
Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix ;  
Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois ;  
Leur fille en un instant revit là, tout entière,  
Dans sa première robe, hélas ! et sa dernière !  
“ C'est à moi, c'est mon bien ! dit l'homme en la pressant.